

QUEEN KONG

courttoujours



Autrefois, avant la deuxième guerre mondiale et ses douceurs, le cinéma américain inventait King Kong, la terreur des blondes ! Scénario : King Kong, gorille géant, féroce mangeur de papillons et de fruits est capturé par une valeureuse équipe de petits hommes blancs et importé à New York. Pendant la traversée en bateau, King Kong qui n'a pas les yeux dans sa poche tombe amoureux de la blonde fiancée du chef de l'expédition.

Horreur ! L'inceste le guette alors on escamote prestement la blonde pulpeuse mais King Kong-tête-de-pioche aussitôt débarqué à New York s'échappe de sa cage et se lance, dans un état de transe amoureuse et de frustration, à l'assaut du plus haut pénis en ville, en l'occurrence l'Empire State Building, qu'il va escalader prestement et démolir systématiquement pour retrouver La Celle qu'il aime. Car bien sûr, on a caché Juliette à la fine pointe du pénis. Mais... l'armée de l'air américaine qui veille au grain et à la vertu des femmes lance ses escadrilles à l'attaque du gorille. Voilà King Kong encerclé, mitraillé par les avions. De temps en temps il en attrape un dans sa mégapogne poilue et le réduit en miettes comme si c'était du carton ! Bien sûr, c'était du carton, ils n'avaient pas encore inventé le missile qui cruise. Pis, finale apocalyptique, après être tombé amoureux, King Kong tombe de haut !

Ça c'était du cinéma ! J'ai vu l'original vers l'âge de huit ou neuf ans. J'étais parmi deux cents enfants à la salle St-Stanislas, rue Laurier à Montréal, où on nous projetait chaque samedi après-midi des films instructifs. Je me souviens aussi des réactions de la salle : chaque fois que King Kong marquait un point contre les avions, nous applaudissions. À cet âge-là, on n'a pas encore appris à transiger avec ses valeurs. En 1976, un producteur italien en a fait un remake que je n'ai pas vu...

Où est-ce que je veux en venir ? Mais à Maria-Antonietta Macciocchi, à Dian Fossey et au zoo de Toronto.

Mes plus belles lectures d'automne : *Deux mille ans de bonheur* de Macciocchi et *Gorillas in the Mist* de Dian Fossey. Regardons les choses en face ; les livres me gardent en vie. Si je n'avais pas appris dès l'enfance à lire et à écrire, je sais

avec certitude que je me serais suicidée. Quand des livres de cette qualité, de cette générosité entrent dans ma vie c'est pour briller dans ma tête ainsi que ces enseignes géantes toutes en lettres lumineuses.

Deux mille ans de bonheur : Macciocchi, c'est Queen Kong se lançant à l'assaut des plus hautes tours de la phalocratie sociale italienne. La dulcinée prisonnière, c'est elle-même, qu'elle veut libérer- successivement- des gifles de son père, des coups de poing de ses maris, des coups de pied au ventre, et des jambettes du parti communiste italien.

En 1954, Maria-Antonietta rencontre Mao qu'elle interview pour le journal qu'elle dirige, *Noi Donne* (Nous, Femmes), journal démocratique des femmes, tirage 400 000 exemplaires. De quoi parle-t-elle, parle-t-il ? Des femmes ! « Chez nous, dit Mao, il fallait abattre l'autorité religieuse, celle des géniteurs, des maîtres, du mari. Le premier décret de la République a été de ratifier le droit au divorce. » Mao raconte qu'en 1919, bouleversé par le suicide d'une jeune femme de son village à la veille de son mariage avec un vieillard, il avait juré, solennellement, avec ses camarades, que la Chine ne se libérerait pas sans que fussent d'abord libérées les femmes. « Camarade journaliste, dit-il à Maria-Antonietta, écris dans ton journal que Mao salue les femmes italiennes pour leur longue lutte antifasciste et que Mao leur souhaite... deux mille ans de bonheur ».

Et on comprend d'autant mieux la fascination de Macciocchi pour la Chine - fascination qu'on lui a beaucoup reprochée - qu'à l'époque, le parti communiste italien, où elle milite, lui propose comme modèle Maria Goretti ! Une victime, dit-elle, une victime violée, assassinée puis sanctifiée par le pape. Oh ! les papes de Maria-Antonietta, Pie IX et les accords du Vatican avec Mussolini, Pie XII et ses rapports privilégiés avec Hitler, Jean XXIII qu'on va élire pour lutter contre la montée du communisme en Italie, etc... Puis les autres papes : Berlinguer, Waldeck Rochet, Pol Pot, Marchais, Sillers, les maoïstes durs, mous, les marxistes-léninistes, les socio-démocrates... Maria-Antonietta est assignée par le PCI au petit travail délicat de dentellière politique.



Illustration : Nicole Morisset

Elle nous dit aussi son enfance dans l'Italie fasciste, sa lutte de résistante, ses amis Pasolini, Moravia, sa mère, sa fille, la dissolution des grands couples : Althusser étranglant sa compagne Hélène, Lacan son école, Simone de Beauvoir réglant son compte à Sartre dans *La cérémonie des adieux*, Aragon le pseudo-fou d'Eisa et sa poursuite frénétique des jeunes minets parisiens. Cinq cent quatre-vingt-onze pages flamboyantes, essoufflantes. Touchantes !

Gorillas in the Mist : Dian Fossey a vécu pour et parmi les gorilles des montagnes durant près de quinze ans. Ne pas confondre avec Jane Goodall qui, elle, a vécu parmi les chimpanzés. (On dirait bien que les femmes ont l'habitude des grands singes !) L'extraordinaire livre de Fossey est et un livre scientifique et une des plus belles histoires d'amour de ces dernières années. Après avoir lu les tribulations de Macciocchi au PCI, il ne fait aucun doute que les gorilles des montagnes du Zaïre sont les plus civilisés. Entre autres, ils font la différence entre la vie et la mort ; quand quelqu'une, quelqu'un des leurs meurt, cet événement les plonge dans une profonde affliction qui dure des mois et qu'elles, qu'ils pleurent de vraies larmes. Ces grands singes adoptent quelquefois de petits animaux - grenouille, bébé antilope - qu'elles et qu'ils chérissent comme nous chérissons nos cochons d'Inde, nos chattes et nos chiens.

On peut affirmer que Dian Fossey a écrit une page de l'histoire quand, un jour, dans les montagnes, après des années et des années d'observation et d'apprentissage consacrées à assimiler les gestes et le langage des gorilles, l'un deux, quittant quelques instants son groupe, vint, délicatement, toucher sa main. C'était la première fois, de mémoire humaine, qu'un grand anthropoïde amorçait une relation avec une personne.

Vivre parmi les gorilles, écrit Dian Fossey, m'a plongée tour à tour dans une mosaïque de sentiments : perplexité, humour, chagrin, tendresse et amour. Et de page en page, Uncle Bert Beethoven, Flossie, Rafiki, Icarus, Effie, Macho, Marchessa, Old Goat, Digit, Pansy et Puck deviennent des soeurs, des amis qui vivent et meurent comme nous, avec leurs grands rêves. Fossey raconte aussi le massacre, la rapacité des braconniers, de tous les prédateurs à deux pattes et que, à moins d'une action

rapide et efficace, les gorilles seront bientôt toutes et tous exterminé-e-s.

Et comme si ce n'était pas suffisant, voici qu'un autre péril se profile à l'horizon. *Feminism May Keep Gorillas Childless*, titrait la Big Gazette of Montréal en septembre dernier. Ça se passe à Toronto, en plein Zoo... Déjà qu'ils ont Morgentaler... Verrons-nous les bannières de Pro-Vie devant la cage des gorilles ? Voilà l'histoire : Amanda et son amie de fille Julia, deux jeunes gorilles en âge de reproduction ne se reproduisent pas. La vétérinaire en chef, la Dr Kay Mehren déclare aux médias : «Les féministes ne vont pas m'aimer mais Amanda est la boss du groupe, une espèce de «top executive» qui ne supporte pas d'être bousculée par les mâles. Elle ne supporte pas, non plus, que ses amies le soient et elle remet les mâles à leur place. Pire, elle lance des défis aux vieux mâles (elle pèse 200 livres et eux, 500) qu'ils n'osent pas relever et quand Amanda retourne à son groupe, ses amies l'accueillent triomphalement».

Contagion maudite, voilà qu'une autre jeune gorille, Puppi, vient d'adopter le même comportement qu'Amanda et Julia. Le diable est aux vaches au Zoo de Toronto ! Réunion d'urgence au sommet de vous savez quoi... On fait venir deux fameux spécialistes du Zoo de Washington, deux gynécologues et deux anesthésistes du non moins fameux Mount Sinai Hospital : pas pour un accouplement, non, mais pour examiner les organes reproducteurs de nos gorilles féministes et peut-être même lesbiennes, on ne sait jamais où la perversion... Bref, paraît que tout est normal du côté de l'utérus animal et que c'est dans la tête d'Amanda, Julia et Puppi que ça ne va pas. La brillante équipe médicale prévoit donc une injection massive de certaines drogues qui augmentent la production d'hormone afin, conclut la Dr Mehren, de mettre les gorilles féministes «in the right state of mind».

Et vous, quel est votre état d'esprit ?

JOVETTE MARCHESSAULT

1/ Chez Grasset, 1983.

2/ Houghton Mifflin Company, Boston, 1983.